

cité de la musique

François Gautier, président

Brigitte Marger, directeur général

mercredi 28 et jeudi 29 janvier - 20h / salle des concerts

Max Roach

invocation

gospels traditionnels et contemporains, improvisations

« I have a dream » (Martin Luther King)

hymne national noir-américain (Negro National Anthem)

Max Roach, direction, batterie

Odean Pope, saxophone

Mark Taylor, cor d'harmonie

Tyrone Brown, basse

Eddie Henderson, trompette

Lafayette Harris Jr., piano

Rév. Melinda Hoskins, vocaliste

Daryl Keith Roach, acteur

John Motley, chef de chœur

John Motley Singers

avec le soutien de *FIP*

coproduction cité de la musique, Barbican Centre (Londres)

Max Roach : le rythme au sein du rythme

Le vilain mot français « batteur » ne peut traduire l'art suprême de Max Roach, qui est dans l'histoire de la musique américaine le virtuose le plus ingénieux des *trap drums* - en français, « batterie ». Cet instrument - l'un des rares inventé aux États-Unis - est né à la fin du XIX^e siècle dans les « vaudeville shows », spectacles forains dominés par des artistes d'origine africaine. Ce n'est pas un hasard : il s'agissait bien, en mettant à contribution les quatre membres, de donner au corps la maîtrise de l'espace et du temps, pour restituer à l'individu (moteur de la société américaine) cette polyrythmie qui était l'expression collective de l'Afrique ancestrale. L'évolution fulgurante du jazz à partir des années vingt a fait du *drummer* (tambourinaire) le plus complet des percussionnistes, et le forgeron musical du *melting pot* américain.

C'est pourquoi Max Roach déteste les mots jazz, swing, be-bop... petites syllabes sonnantes et trébuchantes qui nous amusent tant, nous autres Européens, mais qui n'ont jamais été qu'un truc du show business pour vendre la part africaine de la musique américaine sans mettre en cause la ségrégation.

Max Roach n'a jamais été un musicien du ghetto. Miles Davis, son meilleur ami, lui reprochait sa naïveté quant aux relations raciales. Miles n'a pas supporté longtemps son séjour à la Juilliard School. Max, son aîné d'un an à peine, est sorti à 17 ans du Conservatoire (en 1942) avec son diplôme de percussion classique. Il a passé son enfance le plus loin possible de l'Amérique profonde, à Brooklyn, ce quartier-pilote de l'intégration où débarquaient en même temps les affamés des Caraïbes et les fugitifs du fascisme ou du nazisme.

Il va indifféremment écouter les big bands et les orchestres symphoniques. La musique est son destin, il le sait, et la chance lui sourit. Il commence à jouer avec Dizzy Gillespie, et le beau-frère de Billie Holiday lui propose de remplacer pour quelques soirs Sonny Greer chez Duke Ellington.

A 17 ans, Max Roach se retrouve au sommet de la pyramide : dans le plus bel orchestre de la musique contemporaine américaine, le voilà qui surplombe tous les autres musiciens. Duke l'a voulu ainsi : il est le chef, mais le batteur est en haut. Max Roach comprend qu'un *drummer* peut être aussi un leader. Il se souvient d'avoir admiré le génial

Chick Webb, mort à trente ans après avoir dirigé l'un des plus beaux big bands, devenu celui de sa jeune chanteuse Ella Fitzgerald. Chick Webb était nain et bossu. Max Roach est grand et athlétique. Ses deux *drummers* favoris sont les disciples de Webb : Big Sid Catlett, et surtout « Papa » Jo Jones, le batteur de Count Basie dont le solo de cymbale deviendra le morceau de bravoure de Max Roach : *Mr Hi Hat*. Vient la rencontre décisive : signe du destin, Max Roach est né, à quelques heures près, dix ans après Kenny Clarke. Il devient l'ami puis l'alter ego de ce génial rythmicien dont on dit que ses « bombes » ont inventé le be-bop, le jazz moderne. En alternance avec Kenny, Max joue avec Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Miles Davis, Thelonious Monk, Bud Powell...

Il est le benjamin de cette révolution qui superpose les rythmes les plus complexes à l'harmonie la plus subtile. En 1953, il participe au « concert du siècle » - à Toronto avec Gillespie, Parker, Powell et Mingus - et crève l'écran dans une scène inoubliable du *Carmen Jones* d'Otto Preminger.

Son destin est scellé : il crée son propre groupe, où se révèlent Clifford Brown puis Sonny Rollins. Désormais, Max Roach sera son propre maître. En 1960, avec son épouse la chanteuse Abbey Lincoln et le vétéran Coleman Hawkins, il signe la *Freedom Now Suite*, disque-manifeste d'une décennie de luttes pour les droits civiques. Puis il retrouve Ellington et Mingus en studio, le temps d'un autre chef d'œuvre, *Money Jungle*.

Sa musique se précise, et se diversifie : en solo, en quintette, en duos - avec Archie Shepp, Dollar Brand, Anthony Braxton, Cecil Taylor, Dizzy Gillespie...ou à la tête de « M'Boom », un prodigieux ensemble de percussions. Il multiplie les rencontres : avec des danseurs (Alvin Ailey, Bill T Jones), des rappeurs (avant tout le monde), des quatuors et des orchestres symphoniques, des percussionnistes du monde entier...Le mois dernier, à Harlem, on l'a vu jouer en duo avec Tito Puente, le maestro porto-ricain des « timbales »... Rien n'échappe à la musique de Max Roach, elle bat le poulx de toute la culture américaine, et bien au delà, celui d'une musique universelle. Il ne lui manquait plus que de revenir à ses racines les plus profondes. Réunissant autour de lui une chorale de Gospel et des *preachers*, Max Roach s'inspire de son maître Duke Ellington, dont les Concerts Sacrés furent les plus belles performances de ses dernières années.

Le Gospel est la source spirituelle de toutes les musiques populaires du XX^e siècle. Entre ses voix et les *drums* il y a un rapport mystérieux, inabouti qui nous renvoie à l'origine de la culture afro-américaine. Miles Davis, qui prétendait « jouer simplement comme prêche un prédicateur », écrit dans ses *Mémoires* : « Max Roach m'a tout appris quand nous vivions ensemble et que nous jouions avec Charlie Parker. Il m'a enseigné que le *drummer* doit toujours protéger le rythme par une pulsation intérieure, il est le gardien du *groove*, et pour cela il faut la foi, un rythme au sein du rythme. Quand un *drummer* ne l'a pas, c'est la merde, et même la mort ! »

Militant optimiste d'une Amérique plurielle, Max Roach continue d'improviser comme il le faisait déjà, bien avant que Martin Luther King ne les eut prononcés, sur ces simples mots : « Je fais un rêve »... Un rêve américain dont les fils de l'Afrique n'auront gagné leur dû que par l'amour de la musique.

Gérald Arnaud

biographies

Max Roach

est considéré unanimement comme le meilleur batteur percussionniste au monde, mais ceci ne représente qu'une partie de ses qualités musicales. En tant que musicien chercheur, interprète, compositeur, musicologue, professeur, il a été l'ambassadeur du vaste univers du son, introduisant de nouveaux mouvements en musique pendant cinquante ans. Sa carrière ressemble à une courbe dans le temps qui trace l'apogée de la musique américaine en tant que force musicale dominante du XX^e siècle. Max Roach n'a pas seulement été présent aux moments historiques de la musique américaine, il a tout fait pour que ceux-ci se réalisent. Dans les années 40, il s'essayait à de nouvelles expériences avec Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Oscar

Pettiford, Coleman Hawkins et Thelonious Monk. Il obtient son premier travail dans le spectacle en 1942, lorsqu'il a été appelé à remplacer Sonny Greer avec le grand orchestre de Duke Ellington au théâtre Paramount de New York ; il avait 18 ans. Dans les années 50, il a monté le Max Roach-Clifford Brown Quintet, qui était l'un des ensembles dominant de cette époque. Dans les années 60, il a donné à son travail un sens politique, en composant et en produisant un album décisif *We insist ! Freedom now* qui est devenu le cri de guerre de toute une génération. Puis dans les années 70, il a porté la batterie à un autre rôle que celui d'instrument d'accompagnement et a promu les performances solo à travers le monde. Il a aussi fondé l'orchestre de

percussions, M'Boom. Pendant les vingt dernières années, il a joué avec de nouveaux ensembles, et a mêlé les médias et la performance artistique. Mr Roach a aussi créé une énorme institution musicale, poursuivant sa carrière d'enseignant et à la fois celle d'impresario en faisant connaître au public de nouveaux ensembles musicaux. La station de radio de l'université de Columbia, WKCR, diffusait 200 heures d'œuvres de Max Roach en continu pour son hommage en 1982. Il est sans aucun doute l'artiste le plus enregistré de tous les temps.

John Motley Singers

Le chœur John Motley a été fondé au moment où la municipalité de New York voulait proposer des concerts aux hautes personnalités qu'elle recevait (Jean-Paul II,

Dalai Lama, Golda Meir, l'ancien président des Etats-Unis Jimmy Carter). Les John Motley Singers ont joué avec Dizzy Gillespie au Festival de Newport, tout comme dans des productions d'opéra (*Porgy and Bess*, *Samson et Dalila*, *La Bohème*). Ils ont été invités dans de nombreux festivals avec Max Roach (Lincoln Center de New York avec Abbey Lincoln, Vérone, Lugano). Ils ont participé à la production de *We insist!* avec Max Roach à New York, avec Cassandra Wilson comme soliste et Ossie Davis comme narrateur.

John L. Motley
James Gainer
Anne O'Meara-Heaton
Florence Amelia-Jackson
Sarah Ann Rodgers
Christopher Preston-Pickens
Robbin L. Balfour

David Brandon
Phil Bingham
Yayu Ngaryea Khoe
Janet Steele
Karen Jackson Laws
John Anthony
Naomi Anthony
Clifford Terry
Arthur Williams

technique

Olivier Fioravanti
régie générale
Jean-Marc Letang
Christophe Gualde
régie plateau
Gérard Police
régie son
Marc Gomez
régie lumières